ARTAÏS

artcontemporain

 # 24 REVUE D'**ART CONTEMPORAIN**
JANVIER/AVRIL 2020

SOMMAIRE

ARTAÏS
JANVIER/AVRIL 2020
#24

P. 3 DECOUVERTES
Geneviève Favre Petroff
Camille Sauer
Hugo Servanin
Odonchimeg Davaadorj
My-Lan Hoang-Thuy

P. 8 PORTRAIT
Marcos Avila Forero
Nina Childress

P. 10 EXPOSITIONS
Le supermarché des images
Pro liturgia
Lucie Picandet
Nicolas Daubanes
Nil Yalter
Xavier Antin
Touriste !
Bady Dalloul
A voix haute

P. 15 EVENEMENTS
Drawing Now Art Fair
Art Paris
DDESSINPARIS

P. 23 INFOS EXPOS

Co-directrices de la publication :
Dominique Chauchat et Sylvie Fontaine

Ont collaboré à ce numéro :
Mathieu Corradino, Marie de La Fresnaye, Delphine Dhellemmes, Sylvie Fontaine, Marie Gayet, Elise Girardot, Gilles Kraemer, David Oggioni, Alexia Pierre, Maya Sachweh, Patrick Scemama, Elora Weill-Engerer

3 parutions par an, tirage 2500 exemplaires
Prochain numéro à paraître en mai 2020
Dépôt légal : 15 mai 2012 - ISSN 2265-5336

Suivez-nous sur Facebook et Instagram

hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT — MAIRIE DE NANTERRE

visuel de couverture : **Sadek Rahim**, *Liberté éclairant le monde*, 2019 - Fibres de tapis en vrac, moulées, 7 x 7 x 30 cm.
Crédit Photo Sadek Rahim

ARTAÏS

développe de nouveaux projets en 2020

Rejoignez-nous !

Au plus proche de la jeune création, Artaïs se différencie des autres associations par son indépendance, et vous propose de nombreuses visites dans des centres d'art, des lieux atypiques et éphémères, des ateliers d'artistes et des galeries, ainsi que des escapades en France et à l'étranger.

Depuis 2012, la revue trimestrielle et gratuite Artaïs existe grâce à vous et à l'investissement bénévole de ses rédacteurs. Elle est diffusée à 2500 exemplaires, auprès des adhérents, de nombreuses structures publiques ou privées et les salons partenaires.

Au programme de 2020, Artaïs vous proposera, en plus des nombreuses visites, un week-end à Düsseldorf en février lors des portes ouvertes de la Kunstakademie, un voyage en Roumanie en juin dans le cadre de la biennale de Bucarest et possiblement un week-end à Helsinki ou Glasgow à l'automne. Les places étant limitées, les inscriptions se feront dans l'ordre, selon la catégorie d'adhésion.

Nouveaux projets

Pour soutenir davantage les artistes que nous suivons, nous vous offrons un multiple pour une adhésion donateur, deux pour une adhésion mécène. Multiples à découvrir et choisir sur notre site.

Dans le cadre d'un accès à l'art contemporain pour des publics très variés, Artais organise des parcours d'initiation dans les galeries, réservés aux Jeunes.

Nous envisageons une exposition bisannuelle d'un ensemble de jeunes artistes que nous soutenons.

Nous vous invitons à un évènement lors de la sortie de la revue dans un lieu chaque fois différent.

Adhérez à Artaïs !

AMI 50 euros donnant accès à nos visites en Ile de France. Tarif réduit à 30 euros, pour les artistes et étudiants.

BIENFAITEUR 150 euros donnant accès à nos visites et voyages

DONATEUR 250 euros donnant accès prioritaire aux visites et voyages et à un multiple au choix parmi notre sélection

MÉCÈNE 500 euros donnant accès prioritaire aux visites et voyages, à deux multiples au choix et bénéficiez d'une offre sur mesure

Inscription en ligne sur

www.artais-artcontemporain.org

ou par courrier à Artaïs – 122 rue Salvador Allende – 92000 Nanterre

Pour toute question n'hésitez pas à nous contacter
associationartais@gmail.com

Déduction fiscale de 66% (valeur du multiple déduite), à partir du tarif Bienfaiteur, donnant lieu à l'établissement d'un reçu fiscal sur demande

GENEVIÈVE FAVRE PETROFF

PAR MARIE GAYET

Geneviève Favre Petroff, *Multiple Choice* (installation) ArtStadtBern, Berne, mai 2019 © GFP

Vous êtes suisse, plasticienne, chanteuse et performeuse, vous vivez et travaillez à Paris.
Vos performances articulent présence du corps, technologie et vos propres compositions chantées. Quelle place a la technologie dans votre travail ? Pour le spectateur, elle semble porter plus intensément la fantaisie de vos créations.
J'ai commencé la performance aux Beaux-Arts de Genève dans un Atelier de peinture, en m'accompagnant simplement de ma voix préenregistrée. Puis la technologie est arrivée par le biais des costumes. Elle est au cœur même de mon processus créatif. J'explore au maximum les possibilités des dispositifs techniques que je mets en place. Mais c'est surtout l'occasion d'un travail d'équipe avec des ingénieurs et d'autres partenaires que j'apprécie énormément.

En septembre dernier, invitée à Ramallah par le festival *Les Instants vidéo poétiques et numériques* de Marseille, en partenariat avec la Fondation Qattan qui co-organise la biennale *d'art vidéo et de performance /si:n/,* vous avez joué la performance Loukoum dans la rue au milieu des passants. Lorsqu'on vous voit sur la vidéo http://genevievefavre.com/news.html, en robe aux carrés lumineux perchée sur des talons hauts, l'effet est détonnant. Est-ce la première fois que vous la présentiez dans un pays arabe ?

Oui, et c'était un défi d'aller présenter cette performance dans un pays arabe en 2019, d'autant plus en Palestine. Avec *Loukoum,* je cherche à rendre hommage aux beautés de la culture orientale, à ses valeurs, à son art, tout en évitant la question religieuse. Ma silhouette évoque la liberté et l'émancipation de la femme par la mode, mais aussi la conquête de l'espace, le divertissement, le disco, le jeu vidéo. J'y traite avec humour et ironie de la crise économique, du mariage, des réseaux sociaux, etc. Je mélange les codes culturels dans le but de questionner les mœurs contemporaines ici et là. Ma performance dans la rue de Ramallah, très animée le samedi soir, a été un réel événement public. Elle a suscité de vives réactions, parfois opposées, mais sans aucune agressivité. Ma mission qui était peut-être d'apporter un moment de joie, de divertir, de bousculer et faire réfléchir aussi… était remplie.

Finalement, votre travail est plus engagé ou militant qu'il n'y paraît.
Le simple fait de prendre la parole dans l'espace public est politique. J'ai beaucoup thématisé la place de l'orateur, de l'animateur ou de l'agitateur dans mes projets. Je me suis souvent mise en scène dans des figures du pouvoir. Mais avant tout, j'ai besoin d'intérioriser les notions que je veux explorer, je dois les ressentir avec mes tripes, pour ensuite les partager avec le public.

Par exemple, *Multiple Choice,* créée pour ArtStadtBern en mai 2019, illustre assez bien mon désarroi sur l'état du monde, notamment envers le climat. Un buste moulé, à trois bras, sans tête, habillé d'un sweat blanc comme neige, surplombe la vieille ville de B erne depuis une terrasse avec une vue vertigineuse sur les toits et les Alpes au loin. L'œuvre silencieuse invite à la méditation, à la prise de décisions avec le cœur et le ventre.

Prochainement, dans le cadre du Printemps des poètes, vous allez présenter une performance intitulée *Money Moon* avec Pascale Evrard, poétesse-graphiste et musicienne, avec qui vous composez le duo PaGe. Vous y chanterez la lune et l'argent?
Exactement ! Pa à la guitare électrique et Ge au clavier, nous croisons nos deux univers et nos deux écritures pour emmener le spectateur dans un périple héroïque sur « la pile ou face cachée » du numérique. Une *Space Oddity* avec deux femmes qui louent la lune !

▶ *Money Moon*
Cabaret de la performance
52, rue Pigalle, Paris 9e
le 9 mars 2020

Geneviève Favre Petroff, *Loukoum* (performance) / si:n/ festival for art and performance, Ramallah sept 2019 © Eid Dwikat

CAMILLE SAUER DAME LE PION

PAR DAVID OGGIONI

Camille Sauer, *L'Homme sans aveu,* installation participative, 2018 © André An

Déjà toute petite Camille montait dans les arbres, et n'avait peur de rien. Par son grand-père pianiste et urbaniste elle se sensibilise à la fois à la musique en termes de dynamique des formes et à l'architecture, comme art de la construction sociale, pendant qu'elle se passionnait pour Beethoven, compositeur sourd – ou comment le don de créer peut également être offert aux plus faibles.

Après être passée par un conservatoire de musique et une école d'architecture, elle intègre à Paris les beaux-arts d'où elle sortit avec les félicitations du Jury grâce notamment à Emmanuel Saulnier qui l'oriente vers la sculpture non sans une certaine idée de l'ordre. Pierre Alferi lui met entre les mains le livre fondateur de son esthétique radicale. Dans *L'art de la mémoire*[1], elle découvre que cette dernière procède telle une grille sur laquelle vont s'insérer les informations de notre existence. Très vite, s'impose à elle le concept de l'échiquier sur lequel vient se positionner le rouge - couleur qui dans l'antiquité marquait, en notation musicale, le temps où il fallait changer la règle.

Allié à deux autres découvertes majeures, Kandisky - pour son abstraction musicale entre ligne et couleur, et Beuys par son concept de *sculpture sociale* visant une société plus juste, ce qui va se jouer depuis les premières pièces de Sauer, c'est une analyse du politique autour de l'échec et mat : ou l'étude du monde de la mise en abime du carré, dans lequel se joue, comme en un suprématisme teinté par Lissitzky, toute la tragi-comédie humaine.

Par des mises en espace, diagrammes, performances et sons, elle questionne la mainmise de l'église par l'architecture, les enjeux géopolitiques, la mécanique du discours, l'unité du corps, la dictature de l'information, la place du silence, les possibles inexploités, le temps et son changement, la double réalité, l'amplification de l'existence, Marianne et l'identité, réformisme ou révolution, l'avènement de l'artiste, le fonctionnaire le marginal et la neurodiversité, le rond ou le carré.

Elle propose, via une étude de la psychologie des pièces, un autre regard sur le pouvoir de la Reine dans l'échiquier et intègre au jeu par ajout d'une nouvelle pièce, à qui elle attribue un passeport, la notion de hasard.

Nicolas Laugero Lasserre acquiert, suite au Prix Icart 2018, sa pièce désormais en exposition permanente à la Station F : entre un Jeff Koons et un AÏ WeiWEi, les startuppeurs peuvent, sur cette installation participative composée d'onze échiquiers-systèmes, jouer le monde via leur vision du temps.[2]

Après avoir réalisé une œuvre radiophonique sur France Culture et écrit trois essais en accès libre sur son site, Camille Sauer aujourd'hui passe du constat à l'action : souhaitant combler des vides dans le milieu culturel : après avoir publié un Manifeste[3] appelant les artistes à s'engager et faire respecter leur rôle incontournable dans la société, elle cofonde une série de 5 associations se proposant de faciliter leurs actions, productions, visibilité et interconnections ; elles réunissent actuellement plus de 100 membres contributeurs issus de divers univers du monde de l'art.

Au sein du collectif RPZ, elle nous propose un voyage dans l'espace mental en tant que système, autour de la notion de cellule de crise, à savoir cet entre-deux où tout peut basculer. Nous ne pouvons que lui faire confiance pour cela.

Camille Sauer, *Vous vaincrez sans convaincre,* matériaux divers, 2018 © André An.

[1] *L'art de la mémoire,* Frances Yates 1966
[2] *Vous vaincrez sans convaincre,* 2018, Station F, 75013
[3] *L'urgence de L'art, celle de repenser son éco-système ?* avec Clément Thibault, Revue du Cube n°15 p.26-32, 2019

▶ *Into one's mind*
RPZ, 49 av. Jean Jaurès, Aubervilliers
du 28 février au 8 mars 2020

HUGO SERVANIN, TECHNOLOGIE ET MYTHOLOGIE

PAR MATTHIEU CORRADINO

Hugo Servanin, *GÉANT #4 n°5, n°6, n°7, n°8,* exposition "cacotopia 02", 2018, copyright Annka Kultys Gallery, Photo de Damian Griffiths

Les installations de Hugo Servanin font sensation depuis un certain temps. Elles sont nées d'une foisonnante réflexion sur la condition de l'homme contemporain. Très tôt, Hugo s'intéresse aux structures politiques transcendantes qui nous transforment. Ces empreintes que nous recevons du pouvoir politique sont incompatibles avec notre nature rebelle, car nous ne sommes qu'une chair à jamais semi-formée (sous cet angle, Hugo se rapproche de David Altmejd, qu'il admire). Notre nature transgressive, ne pouvant être pleinement contenue dans aucun système, n'aura donc de cesse de s'étendre au-delà des formes qui tentent de l'enserrer, vers quelque chose de plus grand. Porté par cette idée, Hugo finit par assimiler l'humain à un être existant par-delà son échelle apparente. Et depuis lors, la plupart de ses installations porteront le nom de « géants » et déclineront des formes anthropomorphiques toujours magnifiées sous un certain rapport.

Hugo Servanin, *Géant #10,* 2019 - Acier, porcelaine, verre, eau, huile, laiton, assistant robotique, photo Victor Calsou

Sur le flot de ces pensées, notre artiste s'ouvre aux récits mythologiques, car le Géant est un personnage présent dans toutes les mythologies : orientale, nordique, juive, et – bien sûr – grecque. Dans cette dernière, les Géants sont, comme nous, des rebelles.
Enfantés par Gaïa, la Terre, pour la venger de Zeus, les Géants s'insurgèrent contre l'Olympien. Mais celui-ci les foudroya. Comment ne pas saisir la criante actualité de ce mythe ? Comment ne pas reconnaître dans l'électricité foudroyante la principale ressource du pouvoir qui nous gouverne ? Car dans une société libérale comme la nôtre, dans laquelle la liberté individuelle a atteint un si haut degré, les techniques de l'électronique et de l'informatique sont les seuls moyens dont le pouvoir dispose pour tenir en laisse les puissants géants que nous sommes.

Hugo exemplifie cela dans son installation *Foule Media* où il dénonce les techniques de transhumanité, politiquement soutenues, qui nous promettent la vie éternelle à condition de leur permettre une prise de possession de notre intimité. Hugo figure le *modus operandi* de cette mystification : une manipulation scientifique de notre *libido*. En clair, l'installation est actionnée par une intelligence artificielle qui compulse les milliers de photos érotiques vers lesquelles nous envoient les moteurs de recherche d'Internet pour en créer des animations surexcitant artificiellement le désir sexuel, de perpétuation. Les animations sont discernables au fond de boîtes transparentes emplies de vapeurs d'eau, symboles de notre appétit sexuel porté à ébullition : au refus obsessionnel de la mort. Une pulsion qui nous conduit machinalement vers les techniques de transhumanité. L'individu est devenu aujourd'hui un « homme-sandwich » : sa chair n'est plus seulement manipulée politiquement sur sa face externe, par la foudre des médias, mais aussi sur sa face intérieure, par les techniques de transhumanité.

Devant une telle offensive du pouvoir, notre être est bien vulnérable. Car si les géants que nous sommes soupirent après l'éternité, c'est fondamentalement parce que nous sommes mortels. Une fragilité que Hugo représente dans ses « statues qui transpirent » et ses « statues à eau ». Les premières sont constituées de formes humanoïdes en plâtre qui s'effritent sous l'action de la vapeur d'eau, jusqu'à décomposition totale. Les secondes, se présentent sous l'aspect de sacs en plastique anthropomorphes remplis d'eau et soutenus par un squelette métallique interne, s'oxydant jusqu'à ce que tout l'oxygène de l'eau se transforme intégralement en rouille. Au bout du compte, les 70% d'eau qui nous constituent peuvent être considérés comme l'eau dormante dans laquelle nous finissons tous par nous assoupir et nous éteindre – comme l'ire des Géants furieux s'éteignait lorsque leur sœur, Téthys, déesse des eaux primordiales, leur ouvrait les bras pour les accueillir.

▶ Les Grandes Serres
1, rue du Cheval Blanc, Pantin
avril 2020

Hugo Servanin, *Foule média #1,* 2019 - Acier, verre, eau, résistance, écran, vidéo. Photo Victor Calsou

ODONCHIMEG DAVAADORJ SOUS LA VOÛTE CÉLESTE

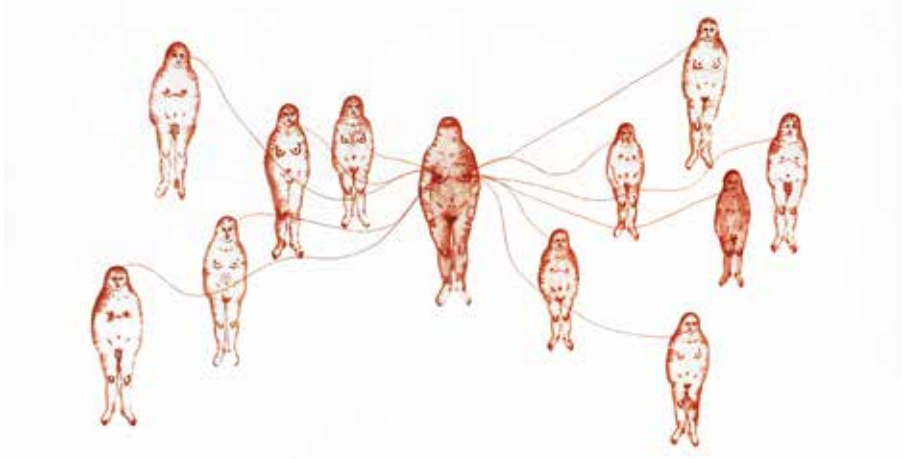
PAR PATRICK SCEMAMA

Odonchimeg Davaadorj, *Coexsistere 1, 2019. Encre et perforations sur papier. Courtesie de l'artiste & Backslash*

Lorsqu'on la voit, on est d'abord frappé par sa beauté : longs cheveux noir de jais, yeux légèrement bridés, peau de velours, cou gracile sur des jambes qui n'en finissent pas, on se dit qu'Odonchimeng Davaadorj pourrait être mannequin. Et ça tombe bien, parce qu'elle l'est. Enfin, elle exerce ce métier pour survenir à ses besoins. Mais elle est surtout artiste et dessine, sur des supports souvent rudimentaires, à l'encre de chine ou à l'aide de la broderie, des corps de femmes nus aux membres parfois disloqués et reliés par des fils rouges, des animaux, plutôt sauvages, qui deviennent vite comme des prolongements de l'humain, ou des végétaux, qui se répandent comme des vaisseaux sanguins. Elle a étudié à l'Ensapc (Ecole nationale supérieure d'arts Paris-Cergy) et a montré son travail au Salon de Montrouge 2018 où elle a remporté le Prix Adagp. Représentée par la galerie Backslash, où elle a déjà eu une première exposition, elle s'apprête à participer à la prochaine édition de Drawing Now.

Mais il a fallu du temps pour en arriver là. Odonchimeg Davaadorj est née en 1990 dans la lointaine Mongolie, où elle partageait son temps entre la ville et la campagne. A dix-sept ans, la jeune fille, trop à l'étroit dans son pourtant vaste pays coincé entre la Russie et la Chine, décide d'aller rejoindre sa sœur aînée, qui travaille en République tchèque. Mais pour des raisons de visa, elle ne peut pas rester et atterrit alors à Paris où des amis de ses parents l'hébergent quelques mois. Les premiers temps sont durs : elle ne parle pas un mot de français, fait des petits boulots, du ménage, du repassage à domicile ou du baby-sitting pour survivre.

Elle veut d'abord travailler dans le milieu de la mode et commence alors cette activité de mannequinat qu'elle pratique encore. Et elle dessine aussi. Depuis qu'elle est petite, elle a toujours dessiné et elle a acquis une base technique classique. Mais elle ne connaît rien à l'art. C'est le moment où, grâce à l'école qu'elle vient d'intégrer, elle découvre les musées. Et les galeries, dont elle s'étonne de constater que l'accès en est gratuit et que, désormais, elle va visiter assidûment. C'est l'heure aussi des premiers chocs esthétiques. Beaucoup changeront ou se transformeront avec le temps. Mais l'un d'entre eux restera, qui est toujours aussi prégnant dans son travail : celui de Louise Bourgeois, avec son rapport au corps, à l'érotisme, à la sensualité, mais à la douleur et à la blessure aussi.



Odonchimeg Davaadorj, *Mère, 2017. Encre sur papier, perforations et fils rouges. Courtesie de l'artiste & Backslash*

Car le monde d'Odonchimeg Davaadorj, qui n'est pas sans évoquer non plus celui de Kiki Smith, est un monde étrange et merveilleux, à la fois cruel et tendre, où tous les éléments cohabitent et semblent ne faire plus qu'un sous la voûte étoilée. Et la poésie y est partout : jusqu'à celle qu'elle écrit et aime à dire ou à écrire sur des vêtements qu'elle porte lors de performances. C'est d'ailleurs vers la performance qu'elle voulait initialement s'orienter, et c'est une série de performances à base de vêtements liés à des dessins qu'elle montre lors de Drawing Now. Sur le stand de la galerie, qu'elle veut concevoir comme une installation, elle montre des dessins sur papier mais aussi - et c'est nouveau pour elle - sur verre. Et elle souhaite mettre l'accent sur l'urgence de la question climatique. Car si elle ne se reconnaît pas particulièrement dans le discours féministe (malgré la nature de ses travaux, qui semble l'associer à une lutte de ce type), elle se bat pour cet environnement qu'elle a si bien appris à connaître, enfant, et qui reste tellement au cœur de son étonnant univers.

Odonchimeg Davaadorj, *Zoom #3, 2017. Encre sur papier et perforations. Courtesie de l'artiste & Backslash*

▶ *Drawing Now Art Fair*
Le Carreau du Temple
2 rue Eugène Spuller, Paris 3e
du 26 au 29 mars

MY-LAN HOANG-THUY : AU-DELÀ DE LA PHOTOGRAPHIE

PAR DAVID OGGIONI

My Lan Hoang, *Parcours Saint Germain,* 2019, vue d'installation Photographie Aurélien Mole © ADAGP.

Un rai de lumière traversant l'atelier dirigé par Guillaume Paris se posa sur un détail du diplôme de My-Lan aux Beaux-arts : il irradiait un lys sur les pétales duquel une décalcomanie innervait, telle une vanité en punctum[1], une superposition de temporalités.

Le séquençage créatif de l'artiste passionnée tout autant par les graphies que le culinaire, pourrait s'assimiler au procédé d'élaboration d'une potion magique dont les ingrédients, issus de la stratification immémoriale de ses chromosomes, seraient ensuite infusés au travers de multiples pratiques, pour être enfin dégusté au fil d'un temps de l'extase anhistorique, au-delà de la prédictibilité des formes, déstabilisant les repères des conditionnements du goût.

Agrégeant techniques nobles tel le bois tourné et marqueté de nacre incrusté d'une impression, à des réminiscences de pacotilles aux formes pittoresques réenchantées par des expérimentations technologiques, en passant par ces totems sculpturaux entremêlant l'extrudation de sa signature à celle de magnats des GAFAM, ou bien encore par l'édition de livres d'images traçant des installations éphémères[2], semble se révéler dans ces œuvres la radiographie d'un monde multipolaire figé dans ses codifications communautaristes et dont les langages standardisés mais traversés par des fractures culturelles, ne pourront empêcher la nécessaire émancipation du supermarché des images.

My-Lan Hoang-Thuy, Prix de la Photographie aux Palais des Beaux-Arts en 2019, pousse toutefois le medium en des territoires que les théoriciens peinent à définir, ce qui ne peut que réjouir l'artiste qui cherche par ses hybridations à nous extraire des frontières du cliché, jusqu'à avoir mis au point un procédé qui insuffle l'étonnement en alliant photo et peinture, nostalgie et contemplation éternelle. En des instantanés de gestes picturaux figés dans l'acrylique et dont les formes organiques reflètent sa passion pour l'idéogramme sino-japonais, My-Lan imprime au jet d'encre des reproductions de l'ordre du simple studium.

Aussi métamorphose-t-elle notre regard dans les interstices du miroir de la conscience du soi, en déplaçant la narration, depuis l'intrigue parallèle qu'est l'aventure de l'artiste avec ses matières, vers le plaisir du voir.

Lors de cette nouvelle édition, s'exposera à Jeune Création une série d'après un thème cher à l'artiste : le nu. Toutefois, de même qu'a la renaissance, l'autoportrait était une affirmation et promotion de la notion d'auteur, on pourra se demander si ses nouveaux *selfies* en tenue d'Eve c'est-à-dire la vivante, ne reflètent pas plutôt cette réalité intérieure que nous ne pouvons fuir et dont nous ne prenons pleinement conscience qu'en la projetant à l'extérieur. Le nu comme preuve et urgence d'exister, au-delà de tout signe d'appartenance vestimentaire et preuve de l'affirmation du *Je,* afin d'occuper un territoire qu'elle habitera pleinement, celui du mythe de la systématisation.

[1] Roland Barthes, *La chambre claire,* 1980
[2] *Gifaillaer Gimaer,* avec Élise Fourche et Raphaël Lugassy, 2019 ; librairies Yvon Lambert, Palais De Tokyo, À Rebours.

▶ *Jeune Création / 69e édition*
La chaufferie de la Fondation Fiminco
43 rue de la Commune de Paris, Romainville
du 25 Janvier au 2 Février

My Lan Hoang, *Papiers,* feuilles et ampersands, Peinture acrylique, liant, pigments, impression jet d'encre, 2019, ©ADAGP.

MARCOS AVILA FORERO

PAR MAYA SACHWEH

Marcos Avila Forero, *Atrato,* 2014, Collection Centre National des Arts Plastiques

Lauréat du Prix de la Fondation d'Entreprise Ricard 2019

« Chacun de mes travaux commence par une rencontre : celle d'un lieu, d'un document, d'un contexte historique ou politique, d'un groupe de personnes. L'être humain est le personnage principal. »

La plupart des installations, vidéos, sculptures ou photographies de Marcos Avila Forero sont le fruit d'un long processus de travail collectif avec des « collaborateurs » étrangers au monde de l'art, mais directement concernés par le projet, qu'il aide à renouer les fils de leur histoire. Dans l'une de ses premières vidéos, *A Tarapoto, un Manati,* on suit son travail de plusieurs mois avec les habitants d'un village reculé d'Amazonie, qui, malgré leur isolement, sont rattrapés par la civilisation et ont plus ou moins oublié leurs traditions ancestrales, dont les légendes liées au Manati, animal mythique et sacré, aujourd'hui disparu. D'après les récits des Anciens et à l'aide d'un vieux sculpteur, l'artiste a reproduit l'animal dans un tronc d'arbre, sur lequel un jeune chamane a ramé jusqu'au lac Tarapoto où il l'a laissé partir à la dérive. Le Manati a de nouveau disparu, mais les villageois ont retrouvé une partie de leur histoire.

Le travail de Marcos Avila Forero est intimement lié à sa biographie sans être autobiographique. Fils de militants politiques colombiens émigrés en France, né en 1983 à Paris, il a grandi dans des villages aux alentours de Bogotà avant de retourner à Paris pour échapper au service militaire et s'inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts dont il est sorti en 2010 avec les félicitations du jury. Depuis, il retourne régulièrement en Colombie pour des projets « participatifs ».

Entre autres, il demande à des paysans chassés de leurs terres par les conflits armés d'écrire leur histoire sur des toiles de jute qui sont ensuite effilochées pour tresser des « alpargatas », chaussures en jute traditionnelles (*Suratoque,* Palais de Tokyo, 2012). Avec une équipe d'anthropologues, il se rend dans un village au bord de l'Atrato, autoroute fluviale au centre du conflit armé en Colombie, village habité par les descendants d'anciens esclaves africains, dans le but de faire revivre une coutume oubliée qui consistait à frapper l'eau du fleuve d'une façon rythmique pour alerter les riverains d'un danger. Ces battements évoquent également les rafales de tirs vécues par les villageois aujourd'hui encore (*Atrato,* Biennale de Venise, 2017).

Pour Marcos Avila Forero, politique rime avec esthétique et poétique. Son engagement ne s'exprime pas en coups de poings, mais en messages subtils et plastiques souvent extrêmement complexes, comme son projet présenté au Prix de la Fondation Ricard (commissaire Claire Le Restif) : *Notes sur le geste ouvrier.* Partant du système de transcription de gestes, élaboré par le chorégraphe Rudolf Laban, il demande à des retraités d'une usine métallurgique japonaise de reproduire leurs gestes de travail à la chaîne. Ceux-ci sont transcrits par un spécialiste de la méthode Laban, puis retranscrits en calligraphie gestuelle japonaise. Dans l'installation à la Fondation Ricard, les vidéos des ouvriers, rouleaux de calligraphie et documents de travail étaient présentés sur le fond d'un quadrillage évoquant la grille de mesure d'optimisation du travail à la chaîne prônée par le taylorisme.

Marcos Avila Forero, pendant le tournage du projet vidéo *A Tarapoto, Un Manati.*

▶ *Prix de la Fondation d'Entreprise Ricard 2019*
Centre Pompidou
Place Georges Pompidou, Paris 4e
juin 2020

NINA CHILDRESS

PAR MARIE DE LA FRESNAYE

Nina Childress,
Dressing bad, 2016,
Courtesy Galerie
Bernard Jordan ©ADAGP

Nina Childress est-elle heureuse ?

... Puisque tel était le but, et non sans humour, de l'exposition de la galerie Bernard Jordan à l'occasion de la foire Bienvenue 2018, pour laquelle il a gagné le prix du meilleur stand. A valeur de mini rétrospective (1985-2018), l'accrochage faisait défiler les différentes facettes d'un même thème : la peinture, au gré d'un parcours où la légende se confond parfois avec la réalité.

A présent que la Fondation Ricard lui consacre sa première monographie parisienne sous le commissariat d'Eric Troncy, commissaire d'exposition et codirecteur du Consortium de Dijon,

Nina Childress, *Autoportrait au masque,* 2019
© ADAGP

Nina Childress, qui a toujours affiché une certaine résistance face aux injonctions officielles, a de quoi être heureuse. Au-delà du revival intense des femmes artistes qui agite nos institutions, c'est une juste reconnaissance, d'autant que Nina Childress, qui a d'abord fait ses armes sur les scènes rock alternatives françaises, a été nommée récemment professeur aux Beaux-Arts de Paris. Fin du purgatoire donc pour cette rebelle. Petit flashback qui a son importance, Nina Childress qui compte dans sa filiation franco-américaine plusieurs artistes peintres, rencontre à l'Ecole nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris qu'elle quittera assez rapidement, les membres du futur groupe de musique Lukrate Milk qui vont la conduire au collectif des frères Ripolin, dont les deux plus célèbres représentants : Pierre Huyghe et Claude Closky, ont depuis laissé tomber la peinture comme elle aime le souligner.

Le prix à payer d'une carrière internationale ? De ces années punk, elle retiendra une peinture flashy et acide dominée par les ruptures de style. Puis c'est la période « conceptuelle idiote » des années 1990, comme un pied de nez lancé à la tendance dominante avec les peintures pour chiens et pigeons, bonbons et savons. Viendra l'ébauche d'une représentation humaine, l'étude du flou, et le fluo plus récemment. En 2009, au Mamco Genève apparaissent sous un kitsch outrancier des photographies de grandes héroïnes du domaine littéraire et musical, comme la soprano Marjorie Lawrence, écartée de la scène suite à une poliomyélite. Ce cycle de peinture murale amorce les grands rideaux de scène repris plus tard au Palais de Tokyo en 2013 sous la forme d'un fantomatique « Rideau Vert ». Un piège visuel dans lequel Eric Troncy ne veut surtout pas tomber, préférant se concentrer sur des peintures non bavardes, loin de toute mise en scène et nostalgie.

Le CRAC de Sète s'y était déjà employé en 2015 avec l'exposition Magenta qui reste l'une des meilleures d'après l'artiste. Combien de destins brisés, de victimes expiatoires et d'obsolescences programmées dans cette voracité et surabondance visuelles ? Baigneuses du Lac des Cygnes sur fond vert écœurant, nudistes en technicolor radioactif, buste de l'impératrice Sissi tellement décliné qu'il en devient un objet peint non identifié, France Gall, Sylvie Vartan ou autres baby dolls détrônées en bad girls sur fond d'illusions délavées, elle signe la mise en abyme de l'image et de la peinture, comme le soulignait Noëlle Tissier commissaire et ex directrice du CRAC. Pour l'heure, il s'agit avant tout de « Priver le spectateur de toutes ces béquilles qui l'éloignent de regarder vraiment le tableau pour ce qu'il est » résume Eric Troncy. A lui de dénouer le mystère qui se cache derrière la fille verte, l'avatar qu'elle s'est récemment choisi ou se laisser simplement griser par la virtuosité technique. Tournez manèges !

▶ Fondation d'entreprise Ricard
12 rue Boissy d'Anglas, Paris 8e
du 18 février au 28 mars

JEU DE PAUME LA FACE CACHÉE DES IMAGES

PAR MARIE DE LA FRESNAYE

Chuyia Chia, *Knitting the future*, 2016, Courtesy de l'artiste et du Singapore Art Museum © DR

Dans le *Supermarché du visible* (2017), le philosophe Peter Szendy s'interrogeait sur ce que cache cette prolifération d'images qui nous entoure, ce versant sombre de l'économie du visible, ces autoroutes de l'iconomie*. Notre monde est-il devenu un vaste réservoir du clic régi par une main d'œuvre surexploitée et ultra flexible ? Jusqu'où ira cette marchandisation dont nous sommes devenus les complices ? et quel prix à payer pour cette conquête de la visibilité ? Autant d'enjeux que l'exposition « Le Supermarché des images » du Jeu de Paume prolonge dans un parcours immersif découpé en plusieurs sections : stocks, matières premières, travail, valeurs et échanges, selon les incidences d'une telle surabondance dans l'économie mondiale.
Cette surface virtuelle perpétuellement lisse cache des mutations sans précédent dont se saisissent les artistes qui déjouent des stratégies de conquête de pouvoir toujours plus incisives.

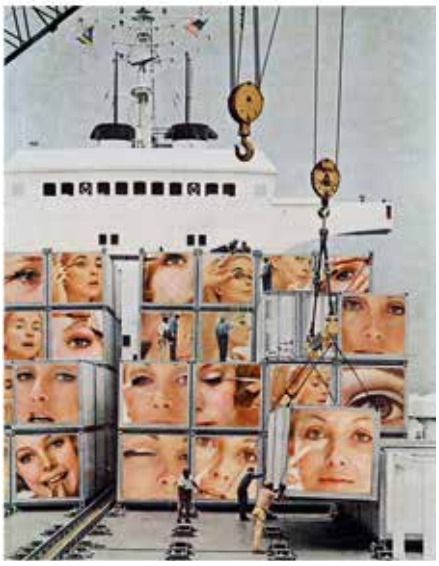
Le parcours ouvre sur l'image devenue célèbre d'Andreas Gursky « Amazon 2016 », à partir de ces entrepôts vertigineux de la firme globalisée qui a su imposer ses standards dans le monde entier, pour bifurquer vers l'avalanche d'images stockées dans la mémoire cache de nos ordinateurs par Evan Roth, cette banque de données que nous livrons sans réserve aux grands fournisseurs d'accès à internet qui se réservent le droit de les monnayer. Ainsi Getty Images qui, sous couvert d'une meilleure traçabilité des images, a privatisé leur contenu embarqué comme le souligne Geraldine Juàrez avec « Gerry Images ».
Le second chapitre se penche sur les matières premières de cette fabrique d'images, réelles et induites : le code (Samuel Bianchini), les pixels (Jeff Guess) avec un impact désastreux sur l'environnement de l'utilisation des énergies fossiles, comme le soulignent Andreï Molodkin ou Minerva Cuevas.

Le chapitre suivant se penche sur les logiques du travail souvent invisibles qui régissent ces flux et circulations d'images, avec ces ouvriers de l'ombre qui traquent à longueur de temps le pire du web, ces « Clickworkers » de Martin Le Chevallier, pour offrir une toile sans aspérité prônée par les géants du marché.

L'argent et sa valeur matérielle et immatérielle de Yves Klein ou Sophie Calle jusqu'à des pratiques spéculatives les plus sophistiquées, signe la démission du sujet autonome face à la machine. Kevin Abosch avec son projet « Personal Effect » souligne que près de quatre millions de bitcoins et cryptomonnaies sont perdues définitivement suite à des failles de protection des clés privées. De même chez le collectif RYBN.ORG et son ensemble d'algorithmes boursiers ésotériques et dissidents imaginés par des artistes, non professionnels de la finance.

La dernière partie du parcours s'attache à souligner la vitesse de transmissions des images, leur flux (câbles sous-marins filmés par Trevor Paglen) et échanges infinis qui induisent des comportements nouveaux chez les consommateurs dont les regards sont scrutés en permanence (Julien Prévieux). Enfin, Martha Rosler dans un vertigineux photomontage « Cargo Cult » dénonce la marchandisation du visage féminin dans ces nouvelles hégémonies de l'économie de l'écran. Quel devenir pour ces images fétiches et regards enchaînés à l'obsolescence programmée ? Autant de questionnements captivants dans ce panorama prospectif troublant qui au-delà du champ du visible questionne le socle de nos sociétés construites sur l'aliénation consentie à des mécanismes de pouvoir et de domination toujours plus intrusifs.

*dimension économique de la vie des images



▶ *Le Supermaché des images*
Galerie nationale du Jeu de Paume
1 place de la Concorde, Paris 8e
du 11 février au 7 juin

Martha Rosler, *Cargo Cult*, 1966-1972 d'après la série : Body Beautiful, or Beauty Knows No Pain Courtesy de l'artiste et de la galerie Nagel Draxler Berlin / Cologne © Martha Rosler

PRO LITURGIA, ORDINATRICES DU TEMPS PRÉSENT

PAR MARIE GAYET

Cécile Beau, *Fontaine Hépatiques,* 2018-2019, crédit photo Catherine Brossais.

Quel rapport l'art entretient-il avec la technologie dans la part du sensible ? Peut-on penser le sacré dès lors qu'il y a présence de la technologie ? Sur quoi repose la croyance dans la technologie ? N'a-t-elle pas elle aussi créé ses propres rituels ?

Ces questions, Julien Taib, le commissaire de l'exposition les connaît bien puisqu'il travaille depuis quinze ans à la diffusion des cultures numériques. Mais à l'Abbaye de Maubuisson, elles entrent en résonance avec les espaces du lieu pour lesquels les sept installations ont été créées, et avec la vie passée des abbesses. D'une salle à une autre, les oeuvres donnent à voir et à ressentir la relation ambiguë que la modernité, par la technologie, a établie entre l'homme et la machine, la nature et l'artifice, l'intelligence et l'imagination.

Collectif Iakeri, (A.Guerlot-Kourouklis, J.Royo-Letelier, A.Wilhelm), *Murs invisibles,* détail, 2018-2019, crédit photo Catherine Brossais

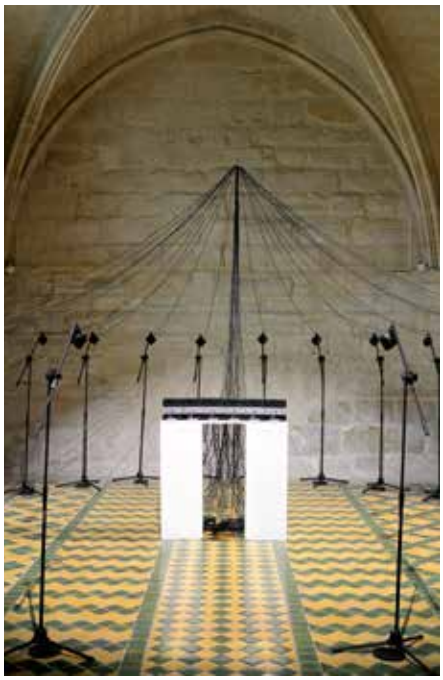
Ambiguë, car cette technologie peut tout autant œuvrer à une véritable esthétique ou au contraire la dénuer de toute substance sensible. Comme lorsqu'elle se substitue à un geste simple, familier et source de plaisir, en le robotisant par exemple (Laura Haie). Elle peut aussi souligner sa propre obsolescence, démontrée avec humour par Cécile Babiole dans *Copy that,* (réalisée avec Jean-Marie Boyer), sorte de tchat/minitel sur le modèle du RDS (radio data system) vieux de quarante ans. A l'heure où les mails et les images s'envoient et se reçoivent en quelques secondes, la lenteur du process amuse et prête à rire. De la même artiste, l'installation *Bzzz* rend hommage au son brut et non traité de l'électricité et de la fréquence analogique. Trompeuse aussi la technologie, quand elle va à l'inverse de son ambition, c'est ce que met en lumière le Collectif IAKERI. Ainsi présentées, présences fantômes en suspension, les données des inégalités sociales entre les femmes et les hommes risquent bien de rester à l'état de chiffres sur lesquels on spécule.

En revanche, dans la salle des religieuses, bien que le passage du soleil soit artificiel, *Silence* de Marie-Julie Bourgeois impose son temps de profonde méditation. Le dispositif de Félicie d'Estienne d'Orves dans l'antichambre touche au versant le plus « religieux » de l'exposition. Une bougie, une lentille grossissante, une diapositive d'une vue de la voûte céleste prise à partir du satellite Hubble, où se croisent des milliers de galaxies et contenant plus de treize milliards d'années lumière… Entre l'intimité de la flamme et les espaces incommensurables, le spectateur éprouve le vertige de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, du prodige de l'univers, de sa propre finitude.

A la fin du parcours, l'installation végétale de Cécile Beau, en partie composée de plantes très anciennes, qui n'ont pas évolué depuis l'ère géologique, rappelle que la nature est aussi une mémoire à préserver. La survivance de cette mini-biosphère est rendue possible grâce à des lampes à UV et un arrosage manuel régulier.

En retraversant les salles dans l'autre sens, on mesure l'importance de ce « prendre soin », lorsqu'il est connexion, virtuelle ou spirituelle, de la relation de l'homme à la nature, au vivant, au présent du monde.

▶ *Pro Liturgia, ordinatrices du temps présent*
Abbaye de Maubuisson,
site d'art contemporain du Val d'Oise
Avenue Richard de Tour, Saint-Ouen l'Aumône
jusqu'au 29 mars 2020



Cecile Babiole, *Bzzz ! Le son de l'électricité,* 2012, crédit photo Catherine Brossais

LOBODY NOVESINE
NIINA CHILDRESS

Une exposition personnelle
de Nina Childress
Curator: Eric Troncy

Exposition du 18 février
au 28 mars 2019
Entrée libre du mardi
au samedi de 11h à 19h
Visites guidées chaque
mercredi à 12h30
et chaque samedi
à 12h30 et 16h

FONDATION D'ENTREPRISE RICARD

12 rue Boissy d'Anglas – 75008 Paris
info@fondation-entreprise-ricard.com
fondation-entreprise-ricard.com

SAVE THE DATE !

DRAWING NOW ART FAIR / PARIS

DRAWING NOW ART FAIR 14
LE SALON DU DESSIN CONTEMPORAIN

DU **26** AU **29 MARS 2020**
FROM **MARCH 26TH** TO **29TH 2020**
LE CARREAU DU TEMPLE | PARIS

70 GALERIES **INTERNATIONALES**
INTERNATIONAL **GALLERIES**

www.drawingnowartfair.com

DRAWING HOTEL · DRAWING LAB · SOFERIM · /art absolument/ · art press · BeauxArts Magazine · connaissance des arts · L'Oeil · Le journal des Arts · Le Quotidien de l'Art · THE ART NEWSPAPER

LUCIE PICANDET AU « SOIR DU POULPE »

PAR ELORA WEILL-ENGERER

Lucie Picandet, *Sur les deux oreilles,* 2018, Aquarelle, gouache et encres sur papier, 190 x 276 cm, Collection privée © Galerie GP & N Vallois

Repérée au Salon DDESSIN en 2013, Lucie Picandet est lauréate du prix Emerige en 2015 puis du prix Drawing Now en 2018. À cette occasion, elle bénéficie d'une exposition personnelle au Drawing Lab, en partenariat avec la galerie Georges-Philippe et Nathalie Valois qui la représente.

Formes organiques, viscosités, muqueuses volantes et cellules agglomérées : l'étrange univers de Lucie Picandet évoque tout à fait l'intérieur d'un corps humain. Cette artiste entre dans le dessin comme le scalpel dans l'épiderme. À la manière des écorchés, c'est une idée de l'être physiologique qui est exhibée sur des pseudo planches anatomiques. L'esthétique un peu désuète des manuels de biologie participe à la confusion générale. Formes et images sont classifiées dans des parodies de légendes, schémas et graphiques, avec des couleurs parfois tranchées qui rappellent la fonctionnalité de chaque chose. De loin, on se croirait dans la salle d'attente de l'orthophoniste.

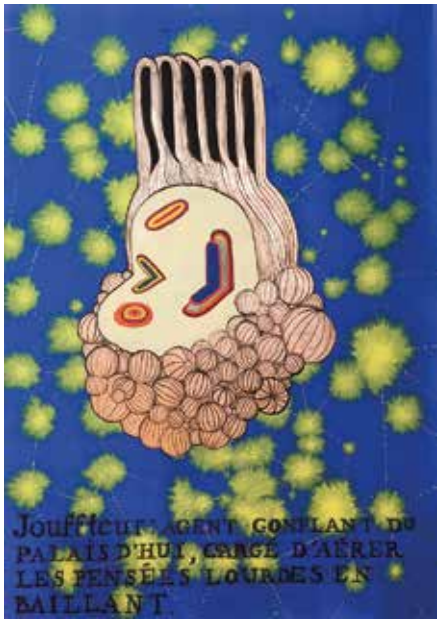
Dans la lignée de son professeur aux Beaux-Arts, Jean-Michel Alberola, Lucie Picandet imprègne son travail plastique de références au cinéma et à la littérature. De la ligne de l'écriture à celle du dessin, il n'y a qu'un pas. Parce que l'exploration de soi butte parfois sur une absence de mot, l'artiste propose de nouvelles définitions, qui prennent en compte la charge poétique de ce qui est à la fois émotion, organe et pensée. Ce rapport structuraliste du signifiant au signifié est aussi cérébral que sensoriel. Ainsi : « Agents vouleurs : agents émophoniques saxiphrages, traversant la pierre en attirant à la surface le désir de vivre du premier cri d'hui ». Ce que l'artiste nomme « émophones », « morceaux d'émotions sonores » n'est pas sans lien avec les mots d'esprit prisés dans les salons du XVIII[è] siècle et tout le potentiel comique qui les accompagne. Associés à une image souvent familière mais inconnue, les mots inventés se glissent dans des phrases aussi absurdes que doctorales. Ces énoncés aux accents mallarméens établissent également une cartographie de la conscience où micro- et macrocosme sont liés, tout comme la bile dépendrait de la rotation des astres. Ces cadavres exquis - au sens propre comme au figuré - s'accordent très bien au vers de Verlaine : « Votre âme est un paysage choisi ».

Le réseau synaptique des pensées s'étend sur le papier comme sur de la peau. Particulièrement sensuel est ainsi le rapport de Lucie Picandet au dessin qui est également rapport à son propre corps. Il n'y a pas que son coeur qui soit ici mis à nu. Déployer le détail du tissu nervuré à la lumière du jour comme une chaussette retournée invite à jeter toute distinction entre low et high art, corps noble et bas.

Pour son exposition au Drawing Lab, Lucie Picandet complète ses séries d' « Emophones » par des planches de storyboards, mettant directement en scène le voyage intérieur auparavant suggéré. Une ballade aux Puces, l'observation des bibelots à travers le prisme d'une caméra, la découverte d'une vieille photo et la descente dans son propre organisme : voici le fil conducteur du parcours labyrinthique et sensoriel proposé. *Le Soir du Poulpe* invite à se perdre dans ce dédale vivant, anfractueux, visqueux, collant, bouché, qui étend son réseau tentaculaire sur les images, comme la pensée se développe par association d'idées. « L'espace-temps est un mollusque très affectueux et plein de surprises qui s'est émancipé de son coquillage par la force des choses », nous annonce-t-elle.

▶ *Le Soir du Poulpe*
Drawing Lab
17 rue de Richelieu, Paris 1er
du 30 janvier au 21 février 2020

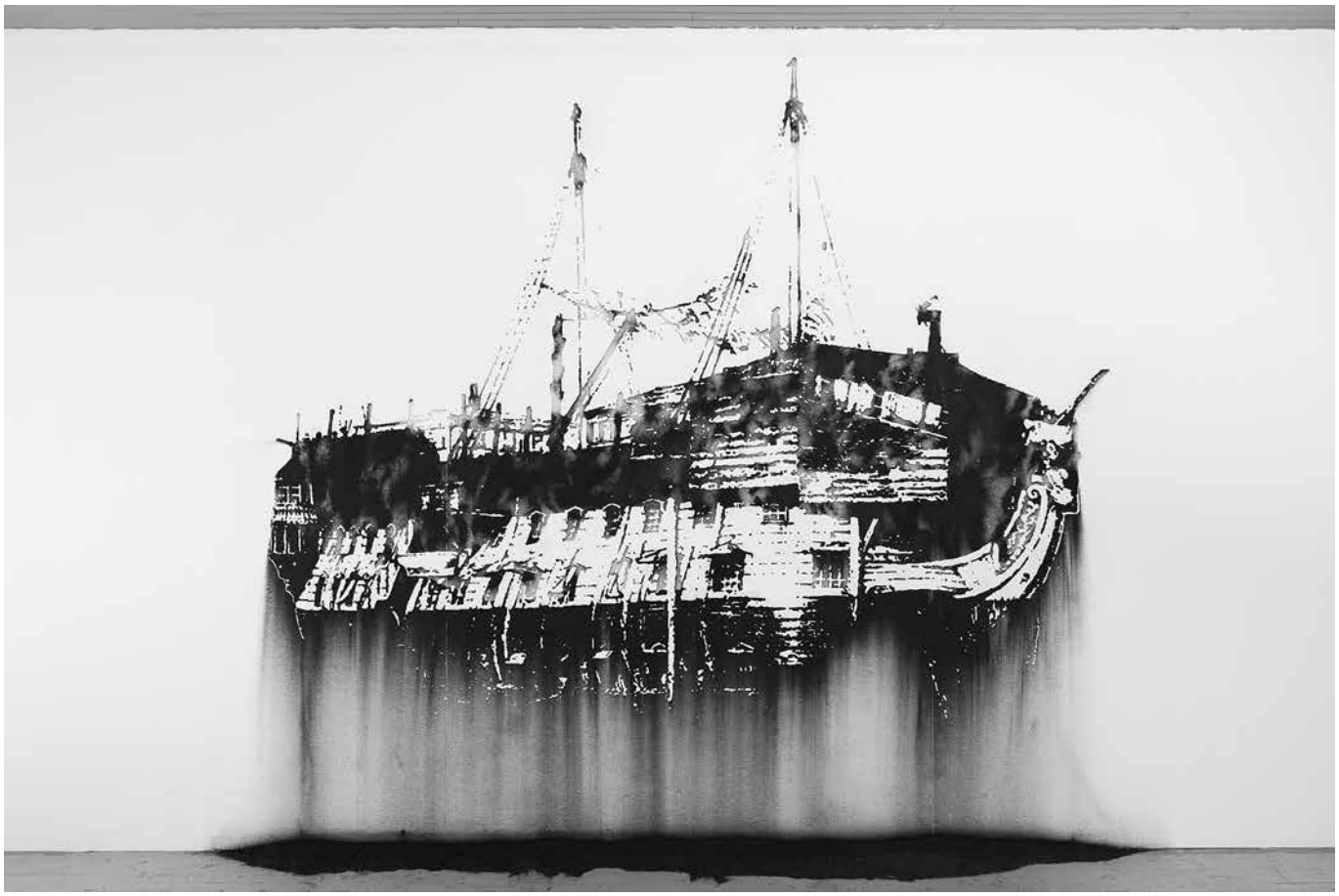
Lucie Picandet, *Nogaïde, Emophone n°2,* Poème Seconde Hampe - Mithridate, recueil Detterrissages - Celui que je suis, 2018, Mine de plomb, aquarelle et gouache sur papier, Courtesy Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois © Galerie GP & N Vallois



Lucie Picandet, *Agent Jouffleur - Sur les deux Oreilles,* détails - Celui que je suis, 2018, Collection privée © Galerie GP & N Vallois

NICOLAS DAUBANES, ADOUCIR LES LAMES

PAR ÉLISE GIRARDOT



Nicolas Daubanes, *Prison ship, Great Britain to Tasmania,* poudre d'acier aimantée, 400 x 300 cm, 2018. Vue de l'exposition « 300 ou 400 briques », Château de Jau, Cases de père, 2018. © Yohann Gozard.

Début 2020, Nicolas Daubanes bénéficie d'une actualité foisonnante avec la programmation de plusieurs expositions monographiques.

Un effet de persistance rétinienne habite chacun de ses travaux. Les images percutent l'œil, nous attirent et nous étonnent. Pourtant, la démarche se caractérise par l'usage de matériaux et de formes simples. En privilégiant l'immédiateté, Nicolas Daubanes nous invite à pénétrer l'antre de son travail. Il déploie un ensemble de narrations, d'histoires passées ou présentes souvent liées à des états de guerre ou à des dispositifs d'enfermement.

En février 2020, il présente l'exposition *L'Huile et l'Eau* au Palais de Tokyo. Lauréat en 2018 du Prix des Amis du Palais de Tokyo, l'artiste rythme sa pensée selon des « pôles », qui nous permettent de re-découvrir des gestes familiers et constitutifs de son répertoire (béton-sucre, dessin, résine, son, écriture) Cette installation fait écho aux évènements de la Commune de Paris en 1871. Puis, au château d'Oiron en mars 2020 (dans le cadre de la programmation de Drawing Now), l'exposition *Nomen nescio* réunit d'autres références au sabotage, une action fondatrice pour Nicolas Daubanes. Une fois encore, le propos résonne avec l'Histoire (le château fut occupé pendant la seconde guerre mondiale). Enfin, aux Glacières, un espace d'exposition bordelais, il conçoit d'avril à juin 2020 le projet *ORCA,* une installation *in situ* qui répond à la spécificité architecturale du lieu et à la déambulation qu'il suscite.

Articulant une continuité dans l'écriture de ses précédentes expositions personnelles, Nicolas Daubanes choisit cette année de confirmer des axes de travail majeurs et un intérêt croissant pour les manifestations de la révolte et des contre-pouvoirs. L'artiste nous invite à naviguer dans sa pratique à géométrie variable. Il puise dans un réservoir de références, de formes et de matières qui vont et viennent pour s'effriter parfois en une traînée de poudre.

Originaire de la Région Occitanie, Nicolas Daubanes, né en 1983, vit et travaille à Marseille.

▶ *L'huile et l'eau*
Palais de Tokyo
13 avenue du Président Wilson, Paris 16e
du 21 février au 17 mai

▶ Château d'Oiron
10 rue du Château, Oiron
du 21 mars au 31 mai

▶ Les Glacières
121 avenue Alsace Lorraine, Bordeaux
du 3 avril au 5 juin

Nicolas Daubanes, *15 janvier 1972,* Bois, fer et céramique, 450 x 600 x 130 cm œuvre produite à la briqueterie de Nagen, résidence Ministère de la culture et Frac Occitanie, Chapelle Saint Jacques centre d'art contemporain. Vue de l'exposition « Le monde ou rien », Frac PACA, Marseille, 2019, Crédit photo Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur / Laurent Lecat.

NIL YALTER, TRANS/HUMANCE DE L'EXIL

PAR ALEXIA PIERRE

Nil Yalter, *C'est un dur métier que l'exil,* 1976/2012-2019. Affiches dos-bleu réalisées à partir de photographies numériques, dimensions variables. Vue de l'exposition « TRANS/HUMANCE », MAC VAL 2019. Photo © Margot Montigny.

Nous traversons le corridor vitré du MAC VAL, interface entre rue et musée, où l'installation d'affiches laisse apparaître, à travers les visages des travailleurs turcs des ateliers de confection clandestins de la rue du Faubourg Saint-Denis dans les années 1980, l'intitulé de l'œuvre : *C'est un dur métier que l'exil.*

Dès lors introduits à la dimension sociocritique du travail de l'artiste, nous pénétrons la salle principale, et, pour unique et suffisante introduction, un poème, une vidéo : *Les Rites circulaires,* 1992. « Je viens de Turquie, Je suis de France. […] Je suis une immigrée, une nomade, une mongole. Exilée. Je suis le message. I am ». Les vers bilingues, lettrage aérien et rythmé sur le mur blanc en écho aux sons scandés par la vidéo, soulignent le questionnement identitaire et multiethnique de Nil Yalter. L'artiste, née au Caire, élevée en Turquie, voyageuse insatiable, est installée en France depuis les années 1960.

TRANS/HUMANCE s'ancre dans cette tendance à la redécouverte de figures féminines majeures de l'art contemporain, dont les œuvres reconnues ont pourtant été oubliées, et rend hommage à l'accrochage effectué à l'ARC (Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris) en 1983, la première exposition importante de l'artiste en France. Le co-commissariat de Fabienne Dumont et de Frank Lamy, permet une dualité complémentaire dans l'approche de l'oeuvre présentée, d'une richesse historique et multi-stylistique. Nil Yalter est une artiste féministe, archiviste, impliquée et concernée, donnant une voix aux ouvriers, aux immigrés, aux minorités. La question humaine de l'écoute est présente dans chacun de ses travaux, de la peinture constructiviste à l'expérimentation numérique, en passant par une démarche documentaire ethnographique. Polysémiques, ses œuvres autant que sa propre personne, transhument, se meuvent, et demeurent en perpétuelle mobilité temporelle. Cette caractéristique se retrouve parfaitement dans la scénographie de l'exposition.

Nil Yalter, *C'est un dur métier que l'exil,* (détail) 1983, collection de l'artiste. Photo © Margot Montigny.

Pas de parcours chronologique ou thématique imposé dans cette rétrospective, liberté de déambulation totale est ici laissée au visiteur, errance sensorielle délicieuse. Le dispositif interactif, *Histoire de peau* (2003), nous laisse même découvrir à portée de clic de souris, les symboles mythologiques de la féminité, en correspondance avec la fragmentation abstractionniste du corps de l'artiste. Si le but premier est ici de rendre compte de la totalité du travail de Nil Yalter sur plus de cinquante années de production, périodes et sujets sont alors entremêlés, afin de révéler la véritable cohérence de son œuvre. Dialoguant entre elles, les compositions de collages ou de montages-vidéo, fortes de symétries, et de jeux de miroirs, sont muées par une même obsession formelle et politique. À la recherche ethnographique se juxtapose systématiquement un traitement plus symbolique de l'abstraction et de l'étude des signes ; au gré de la dénonciation sociale, un attachement au décoratif demeure –héritage byzantin ou legs de Malevitch ? Dans *AÇEV – Istanbul, Diyarbakir, Mardin* (2006), projet documentant l'alphabétisation des femmes et des enfants dans des villages turcs, le montage vidéo, coloré, dynamique appartiendrait presque au registre du jeu et captive tout en émouvant. Des bribes de musique populaire turque nous attirent vers l'un des blocs de visionnage, où l'image démultipliée d'une gitane, tantôt dansant, tantôt taillant ses fleurs, est noyée dans une abondance tournoyante de formes et de symboles en un rendu hypnotisant (*Gitane,* 1987-1988 / 2019). L'Exil. Nil Yalter, visionnaire, l'aborde depuis des décennies dans son travail, dont l'intersectionnalité n'en fait que davantage résonner le contexte d'aujourd'hui.

Cette exposition se révèle d'une actualité redoutable, forte de conscience politique et féministe, en phase avec la question du voile, la problématique kurde, ou encore, les revendications des gilets jaunes.

▶ *TRANS/HUMANCE*
MAC VAL
Place de la Libération, Vitry-sur-Seine
jusqu'au 9 février

Nil Yalter, *Niqab Blues,* détail, 2018-2019. Courtesy Galerist, Istanbul, Photo © Margot Montigny.

XAVIER ANTIN, COMME UNE USINE SILENCIEUSE

par Marie de la Fresnaye

Xavier Antin, *Wanishing Workflows (des fleurs de Singapour), Galerie Crèvecœur, Paris, 2019, Photo : Aurélien Mole*

L'exposition pensée par Xavier Antin pour le CAC Brétigny rejoint les enjeux de sa pratique autour d'un rapport numérique et augmenté à l'économie. Ces zones d'échanges et de pouvoir non palpables qui régissent les processus de fabrication industriels à l'ère des outils numériques et de l'intelligence artificielle. A l'issue de sa résidence, l'artiste a engagé un certain nombre de collaborations pour mettre en place des sculptures parlantes et évolutives à partir de scénarios prédéterminés. Un tournant dans son travail dont il nous retrace les étapes. Le titre « The Weavers » désigne à la fois le nom historique donné aux tisserands, travailleurs de manufacture textiles, et également l'oiseau, le tisserin, vivant en communauté et capable de construire intuitivement un nid à partir d'algorithmes innés.

L'invitation du CAC : genèse et enjeux

Xavier Antin : La genèse du projet remonte à deux ans lorsqu'invité en résidence par Céline Poulin, directrice du CAC, j'ai pu rencontrer sur le département de l'Essonne une équipe de chercheurs de l'Université de Saclay puis monter une équipe projet autour d'un groupe de sculptures dotées d'intelligence artificielle, avec Julien Jassaud programmeur et Camille Pageard, historien de l'art et spécialiste de la poésie contemporaine. Les enjeux étant de transformer ce dispositif de sculptures habitées en expérience d'écriture. J'ai réalisé au fur et à mesure la nécessité de créer un outil qui allait devenir un champ d'expérimentation en deça de la surface.

Xavier Antin, *La Dépense avec témoins, Worker (Kevin), Crèvecœur Marseille, 2019, Photo : Jean christophe Lett*

Les machines, puissance allégorique

Xavier Antin : Petit à petit, nous avons construit des sortes de personnalités qui sont le pendant de la physicalité des sculptures, chacune d'entre elles étant entraînée à parler à partir de textes modélisés selon leur réaction et comportement. Des interactions qui permettent de fabriquer une sorte de dialogue programmatique à plusieurs voix dont la narration est laissée à la libre interprétation du regardeur.

Cette forme d'autonomie qui leur est propre en tournant le dos au spectateur est volontairement troublante. Positionnées à l'intersection entre un groupe de travail et des entités pseudo-organiques, les sculptures conversent selon un certain nombre de paramétrages faisant appel à des notions telles que l'empathie, la mémoire, l'économie.

Les machines sont pour moi un prolongement de l'être humain et une sorte de miroir dans un rapport d'identification et de projection fort.

De l'Intelligence Artificielle

Xavier Antin : Ce qui se joue ici avec ces sculptures qui essaient de négocier entre elles un rapport social d'échange et de pouvoir à partir de différentes techniques d'intelligence artificielle est à l'image des normes et codes sociaux régissant toute société. Comme récemment lors de l'exposition à Marseille « La dépense avec témoins » où mes « Workers » machines en sous-sol connectées à Internet gagnaient de l'argent en validant des transactions sur le réseau «Bitcoin», cet argent étant dépensé ensuite à la production d'œuvres d'artistes invités en regard de pièces liée à l'histoire de la critique institutionnelle. L'intelligence artificielle est devenue un lieu de fantasmes alors qu'elle est le fruit d'un certain nombre de processus performants d'automatisation cognitive. L'on assiste à une anthropomorphisation des machines, une dénaturalisation de la nature qui fait bouger les lignes, entre signifiants et signifiés, simulacre et réalité, soumission et autonomie.

▶ *The Weavers*
CAC Brétigny, centre d'art contemporain d'intérêt national
Rue Henri Douard, Brétigny-sur-Orge
du 14 janvier au 7 mars

TOURISTE !

par Delphine Dhellemmes

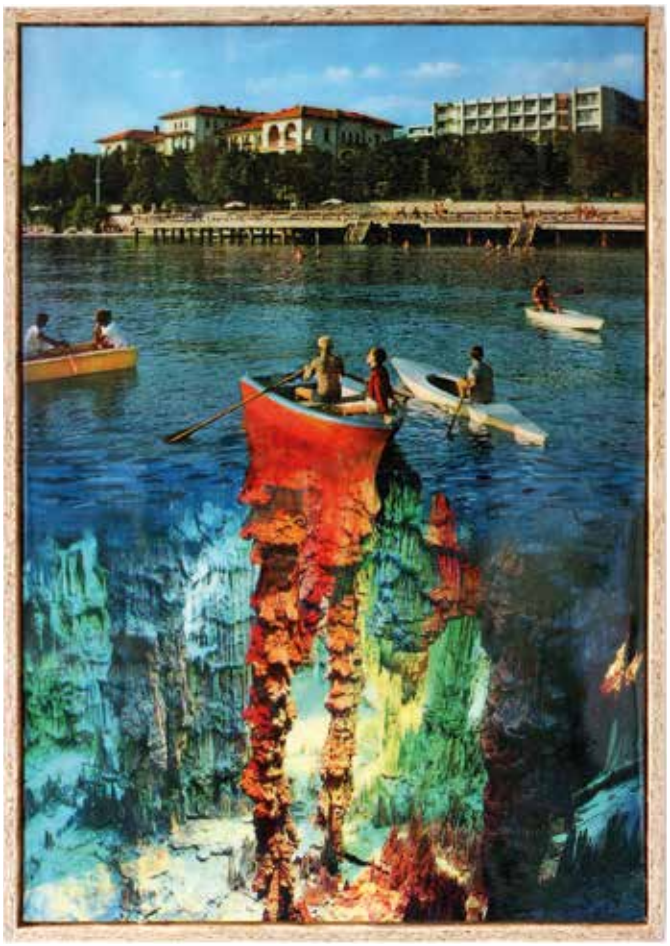
A Mitry-Mory, près de Roissy, l'exposition « Touriste ! » se propose, comme son nom l'indique, de réfléchir sur l'une des activités les plus essentielles de la société des loisirs dont nous sommes à l'apogée, pivot économique majeur de nombreux pays, mais questionnant de nombreux enjeux culturels, politiques et écologiques.

A l'origine était ce qu'on appelait « le Grand Tour » (d'où dérive le mot « tourisme »), ce voyage d'éducation, parfois considéré comme voyage iniatique, qu'effectuaient les jeunes gens de familles des plus hautes classes sociales européennes à la découverte de la culture gréco-latine, dès le milieu du 16e siècle. Destiné à parfaire leur éducation, le Grand Tour, de siècle en siècle, amena les voyageurs de plus en plus loin, inventant l'Orient et les esthétiques du voyage. Plus tard, l'arrivée des congés payés « démocratise » l'idée du voyage, qui devient vacances et loisir, puis tourisme de masse.

Dans le ciel mitryen, chaque jour, passent près de mille cinq cents avions, décollant ou atterrissant à l'aéroport tout proche (le deuxième plus gros aéroport d'Europe après Heathrow), transportant des milliers de voyageurs, de touristes, en partance, ou en provenance, des quatre coins de la planète. Aujourd'hui, le monde entier semble à portée de quelques heures de vol. Partir, partir... Comment expliquer cet attrait de l'ailleurs, ce fantasme du lointain, hier nourri de littérature, aujourd'hui à grand renfort de réseaux, de médias, de publicité ? Quelle différence entre le touriste -qui est toujours l'autre- et le voyageur ? Et qui sait comment se construit le paysage, ses vues imprenables, ses cartes postales, ses monuments incontournables, tout ce qu'il faut de suffisamment pittoresque pour attirer l'œil du touriste ? Ainsi se dessine la carte du monde contemporain comme espace touristique, jusqu'aux lieux de mémoire les plus terribles.

Le nomadisme, le voyage, le déplacement, semblent constituer le mode de vie le plus contemporain et le plus enviable. Pourtant le drame des migrants nous dit que les frontières sont loin d'être abolies. Touristes et migrants s'érigent en deux figures inconciliables du voyage, se croisant parfois dans le même espace. Dans le même temps, l'injonction écologique voudrait qu'on ne voyage plus, A l'heure de l'alerte écologique, peut-on encore être touriste, partir en croisière ou prendre l'avion pour un week-end à New York sans savoir que l'on met en danger ce monde même que l'on est venu admirer ?

Paolo Iommelli, *The Mass Tourists 2*, Hahnemuhle Photo



Pierre Ardouvin, *L'inquiétude des jours heureux*, 2018. Impression sur toile, résine, paillettes, cadre- 68 x 96 cm / Prof 4,5 cm. Production Labanque. Courtesy L'artiste & Galerie Praz-Delavallade Paris/Los Angeles. Credit Photo Pierre Ardouvin

Sous le commissariat de Marie Deparis-Yafil et autour des œuvres de plus de vingt artistes, parmi lesquels Pierre Ardouvin, Pauline Bastard, Catherine Burki, Philippe Cazal et le Groupe Untel, Arnaud Cohen, Marco Godinho, Sylvie Kaptur-Gintz, Sadek Rahim ou encore Aguirre Schwarz/Zevs, l'exposition « Touriste ! » évoque, avec distance critique, engagement et parfois humour, les questionnements et les contradictions que le tourisme, dont nous sommes tous partie prenante à un moment ou un autre, soulève, entre nos désirs de voyage et la réalité du monde contemporain, le goût de l'autre et du lointain auquel on aspire toujours et ce qui fait du monde un village dont on peut faire le tour en bien moins de 80 jours.

▶ *Touriste !*
L'Atelier, Espace Arts Plastiques
20 rue Biesta, Mitry-Mory

Cinéma municipal Le Concorde
(Sylvie Kaptur-Gintz)
4 Avenue des Bosquets, Mitry-Mory

l'Atalante
(Aguirre Schwarz)
1 rue Jean Vigo, Mitry-Mory
du 7 mars au 4 avril

2e volet « *Le Grand Tour* »
Centre d'Art H2M, Bourg-en-Bresse
Automne 2020

BADY DALLOUL, L'IMAGINATION CRÉATRICE

PAR MATTHIEU CORRADINO

Bady Dalloul, *Sans titre,* 2016 ©Ana Drittanti

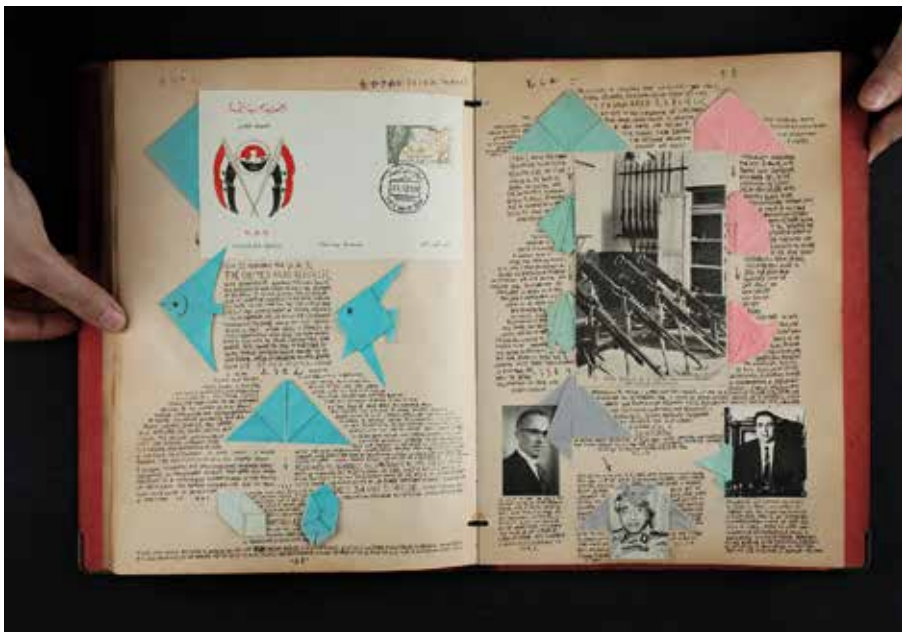
Le travail de Bady Dalloul comporte une réflexion persistante sur les limites de l'imagination humaine. Une faculté qui est selon lui incapable de produire des figures vraiment originales, puisqu'elle fonctionne dans des cadres sempiternels, dont personne – politique ou même artiste – ne saurait s'affranchir. L'expérience des limites du pouvoir de la fantaisie, Bady l'a faite dès l'enfance, depuis qu'il a décidé de tenir un journal avec son petit frère. Ce document est le fruit d'une inventivité débordante, fécondée par une vie passée à lire mais aussi à voyager entre la France et la Syrie – lieu de naissance des parents de l'artiste et théâtre, depuis 2011, d'événements terribles se bousculant à grande vitesse. Le journal débute par une foule impressionnante de dessins, schémas et collages, nageant sur un flot de notes éparses, tâchant de les interpréter afin d'en déduire des scenarii pour un futur nouveau et meilleur – mais qui n'arrive jamais.
La pièce Sans titre, présentée par Bady Dalloul actuellement au Palais de Tokyo : une longue série de petits dessins tracés au feutre sur le fond de 120 boîtes d'allumettes standard, tire les conclusions de son expérience syrienne. Elle fait signe vers ce que Paul Virilio appelle l' « immobilité fulgurante » *(La Vitesse de libération,* 1995) propre au monde contemporain, dans lequel les événements historiques se précipitent. Se répétant à une si grande allure, la nouveauté révèle sa superficialité : au fond, tout reste pareil, quoiqu'à chaque instant différent – *eadem sed aliter.*

Ces réflexions commencent à germer dans le journal de Bady. Comme dans l'histoire insolite de Sadako Sasaki, écolière japonaise qui fut l'une des victimes de la bombe atomique d'Hiroshima. Contaminée par ses radiations, elle était condamnée à une mort précoce, quand elle entreprit de prêter foi à une ancienne légende, issue des cercles de plieurs d'origamis : celui qui pliera mille origamis, tous différents, verra exaucé son vœu le plus cher ; pour Sadako, il s'agissait évidemment d'échapper à une mort imminente. C'est ainsi que Sadako se mit à confectionner chaque jour un nouvel origami. Mais elle mourut avant d'achever son millième. L'histoire avait frappé Bady, de sorte que lorsqu'il découvrit un ancien livre enseignant à plier quantité d'origamis, il les réalisa avec la conviction qu'ils étaient ceux qui avaient manqué à Sadako pour réaliser son vœu.

Sans doute croyait-il que l'inlassable réitération d'un même acte, fût-il perpétuellement générateur de nouveauté, pouvait affranchir du temps mortifère. Songeons un instant : lorsque notre temps est quotidiennement consacré à la répétition d'une même action, notre passé et avenir se fondent, indifférenciés, dans un présent immobile, atemporel. Vraisemblablement il s'agissait là de la conviction des anciens maîtres de l'origami : que l'invention d'œuvres nouvelles n'est qu'un moyen de faire descendre sur terre l'archétype d'un geste créateur éternel – et non une fin en soi, comme on le pense communément en Europe, depuis Kant *(Critique du jugement).*

L'idée que l'imagination créatrice est aimantée par des archétypes, logés dans un inconscient collectif primordial, fait tardivement son entrée en Occident avec Carl Gustav Jung. Irreprésentables *à l'état pur,* ceux-ci ne peuvent être figurés que dans des contextes particuliers qu'il revient aux hommes d'imagination de définir. Bady Dalloul partage cette conviction que l'horizon de nos pensées les plus personnelles est borné par « quelque chose de plus grand » *(sic),* qui nous dépasse. Dans certains de ses travaux, il révèle l'action des archétypes en politique. C'est le cas avec « Le Grand Jeu », ensemble d'écrins contenant des cartes de jeu sur lesquelles sont peintes des figures d'hommes politiques célèbres, dont les grands « coups » ont découlé, malgré leur apparente originalité, de règles préexistantes : comme au poker.

▶ *Fragmenter le monde «Notre monde brûle»*
Palais de Tokyo
13 Avenue du Président Wilson, Paris 16e
du 21 février au 17 mai



Bady Dalloul, *Scrapbook,* capture, 2015 © Courtesy Galerie Poggi, and the artist

A VOIX HAUTE, ENTRETIEN AVEC LA COMMISSAIRE

PAR MARIE DE LA FRESNAYE

Camille Llobet,
Majelich, 2018,
performance filmée, vidéo
HD,production artistique
de la FNAGP et CNAP

A l'invitation de Maud Cosson, directrice de la Graineterie, Ninon Duhamel propose une exposition collective autour de la voix et du langage comme points de convergence entre de multiples champs de création et de réflexion sociologique et culturelle.

Point de départ de l'exposition
Le déclencheur a été ma découverte à Arles de la photographe iranienne Newsha Tavakolian, grand reporter, et ses portraits de solistes iraniennes qui miment l'acte de chanter. En Iran, les femmes n'ont plus le droit de chanter ni de se produire seules sur scène depuis la Révolution islamique. J'ai saisi alors que censurer la voix d'une chanteuse, c'est aussi censurer sa place dans la société en tant qu'individu.

Déroulé du parcours
Cette œuvre, placée en introduction de l'exposition dans l'espace du rez-de-chaussée de la Graineterie, prend différentes formes, à la fois des portraits photographiques de ces chanteuses, une bande vidéo et aussi des photos pour des pochettes d'albums non réalisés dont l'une est exposée dans la vitrine, symbole d'un espoir de changement. Dans l'espace de la verrière, noyau central, toute une zone est dédiée à la transmission de la voix par un autre medium que sonore ou vocal à travers des dessins, peintures, des partitions, des vidéos et écritures phonétiques ou linguistiques, avec les œuvres de Violaine Lochu, Camille Llobet et Christine Sun Kim. Cette dernière, sourde de naissance, utilise les systèmes de notation musicale pour décrire comment elle perçoit le son, et parler de sa propre voix, qu'elle sonorise grâce à ses interprètes.
Sur le quai est proposée l'installation visuelle et sonore du collectif « l'Encyclopédie de la parole » qui explore et collecte l'oralité sous toutes ses formes depuis 2007.

Dans les écuries, l'installation de Katia Kameli intitulée « Ya Rayi » témoigne de l'évolution du raï, musique populaire algérienne, à travers le périple d'un personnage qui déambule entre Oran et Paris, son walkman vissé sur la tête passant en boucle des chansons de raï sur K7.

Dans un espace de projection adjacent, nous montrons un film de Steffani Jemison, artiste américaine qui travaille notamment sur la culture afro-américaine, ici à travers le Gospel Mime, forme récente d'interprétation du gospel dans l'église, reprenant les codes de la pantomime traditionnelle.

À l'étage, la vidéo de Myriam Van Imschoot, artiste et performeuse belge, se penche sur les « voix cassées » et notamment sur celle d'une chanteuse de Yodle née en Allemagne de l'Est.

Dans le grenier nous présentons « Disputed Utterance » de Lawrence Abu Hamban. Cette œuvre se fonde sur la « palathographie », procédé utilisé en linguistique pour identifier les parties de la bouche utilisées pour produire des sons. Ici l'artiste utilise ces images d'empreintes pour raconter une série de cas juridiques, dont l'issue repose sur l'interprétation d'une énonciation confuse. En réutilisant des cas actuels de litiges réels, l'artiste produit des narrations qui nous interpellent et nous invitent à considérer l'importance politique et juridique de la voix, de l'accent, et de la manière de parler. Nous terminons avec la vidéo de l'artiste colombien Juan-Manuel Echavarria l'une des œuvres clés de ce projet qui montre sept chanteurs colombiens *a capella* face camera interprétant des chansons de leur invention pour dépasser des traumatismes vécus.

▶ La Graineterie
centre d'art et pôle culturel de la ville de Houilles
27 rue Gabriel Péri, Houilles
du 25 janvier au 7 mars

13è Biennale de la jeune création
du 28 mars au 16 mai

Steffani Jemison, *Revers, Sensus Plenior,* 2017, High-definition video, black and white, sound TRT: 34:36 min
Courtesy of the artist

DRAWING NOW ART FAIR 2020

PAR SYLVIE FONTAINE

Delphine Gigoux- Martin, Installation in situ, 2019, Musée Calbet, fusain, projection vidéo

Depuis 2007, Drawing Now Art Fair accueille tous types de publics avec ce medium intemporel et abordable qui peut se retrouver encadré classiquement, froissé, réalisé à même le mur ou sur tout autre support que le papier, ou encore transposé dans une vidéo.

Cette année, le salon accueille plus de 70 galeries de 15 pays différents, présentant plus de 400 artistes. Une nouvelle approche est proposée avec la mise en lumière de l'influence croisée entre dessin et cinéma. En plus de l'exposition « Tout un film », présentée à la Cinémathèque française, quatre artistes ont été invités au Carreau du Temple à porter un regard sur la collection de la cinémathèque. Le cinéma s'inspire depuis longtemps de l'histoire de l'art et les artistes s'y réfèrent volontiers. Mathieu Dufois (artiste focus de la galerie C) a travaillé à partir de dessins conçus pour un film de Marcel Carné qui n'a jamais vu le jour. Camille Lavaud a réalisé de fausses affiches et travaille à la réalisation d'un film. Un invité d'honneur, en la personne de William Kentridge, illustre le propos avec la projection de « Tide Table » 9e film de sa série des « Drawings for Projection » réalisée sur une période de plus de 20 ans, méditations intimes en résonance avec l'histoire turbulente de l'Afrique du Sud.

Au rez-de-chaussée, dans le secteur général, des propositions aussi variées que celles d'Espace à vendre avec Emmanuel Régent et ses aquarelles d'une beauté dispersée entre ciel et mer, de la galerie Claire Gastaud avec Delphine Gigoux Martin et une installation incluant dessins, vidéo et objets entre rêve et réalité, de la galerie Isabelle Gounod avec les encres et calligraphies de la danseuse chorégraphe Carolyn Carlson, de la galerie In Situ avec Marcel van Eeden qui reproduit toutes sortes d'objets ou de scènes dans une restitution suggestive du passé…
L'espace RocioSantaCruz, plateforme d'expérimentation, présente les dessins de Ceseepe, l'une des figures de la Movida madrilène à la production englobant peintures et œuvres graphiques. En cette année de la bande dessinée et pour fêter ses 10 ans, la galerie Martel revient sur sa ligne fondatrice avec une sélection de jeunes artistes au côté des grands maîtres ayant permis à la BD d'acquérir ses lettres de noblesse. La galerie Loevenbruck montre, dans une scénographie foisonnante, les productions diverses de Daniel Johnston, artiste américain chanteur et compositeur.

Le niveau bas est consacré plus spécifiquement au versant le plus contemporain du dessin. Dans le secteur « Process », où les galeries sont invitées à montrer des projets spécifiques sous forme d'une expérimentation de voies nouvelles, première participation pour les galeries Galleria Michela Rizzo et Galleria Studio G7 présentant un stand commun où elles réunissent leurs artistes autour de leur vision de la société. Narrative projects montre deux artistes explorant l'étendue conceptuelle du dessin au travers de l'image animée et de l'utilisation de l'intelligence artificielle.

Dans le secteur « Insight », plateforme de découverte d'artistes moins connus présentés en solo ou en duo, la galerie Vachet-delmas invite Yoann Estevenin avec ses chatoyants pastels incitant au voyage.
Ce sera aussi l'occasion de découvrir un programme d'actions de dessin performé dont ceux exécutés par Elsa Werth qui invite le visiteur à emporter un point de fuite, participant ainsi à la dissémination de l'œuvre et à la dissolution de sa représentation.

Depuis 2018, Christine Phal et Carine Tissot ont souhaité faire du mois de mars, une grande fête du dessin. En 2020, le Mois du dessin se renforce à l'échelle nationale, réunissant 35 lieux dont 12 en Île-de-France et 23 en région.

▶ *Drawing Now Art Fair*
Le Carreau du Temple
2 rue Eugène Spuller, Paris 3e
du 26 au 29 mars

Emmanuel Regent, *Le dernier soleil*, 2017/19, aquarelle sur papier

Daniel Johnston, *Death Can Be A Surprize*, v. 2004 © Photo Fabrice Gousset, courtesy galerie Loevenbruck, Paris.

LA PERTINENCE DU REGARD D'ART PARIS 2020

PAR GILLES KRAEMER

Serge Najjar, *Blue Escape*, 2013. Photographie. Édition 3/5. 50 x 50 cm.
© Serge Najjar et Galerie Bessières, Chatou.

Rendez-vous de l'art moderne et contemporain, cultivant la pertinente exploration et la défense des scènes artistiques européennes et internationales, la 22e édition d'Art Paris rassemble plus de 150 galeries de 20 pays dont trois nouveaux : la Bulgarie, la Grèce, la Turquie. Présentant de grandes figures artistiques et des découvertes en Europe, le regard cosmopolite de son commissaire général Guillaume Piens s'étend sur la création en Afrique - particulièrement le secteur « Promesses » -, l'Asie et le retour très fort de la Corée, l'Amérique latine et le Moyen-Orient - galerie Mark Hachem -. Comment ne pas ressentir, dans cette manifestation, la marque de sa passion perpétuelle, celle du défrichage et de la présentation de l'émergence.

Lost Future, une installation monumentale de la portugaise Marisa Ferreira, nous accueille sur le parvis. Écho du *Plan Voisin* de Le Corbusier (1925), projet urbain non développé pour Paris, l'œuvre, faite de résine translucide mélangée avec des pigments bleus (le bleu s'associe au pouvoir) et des déchets industriels, renvoie aux ambitions utopiques et à la fièvre immobilière du Portugal.

Rui Moreira, *Our Lady of the Abortion II*, 2007, gouache sur papier, 240 x 160 cm, Photo © Laura Castro Caldas, Courtesy Jeanne Bucher Jaeger, Paris.

Depuis 2018, Art Paris défend la scène française, ce qui n'empêche pas le regard vers d'autres géographies, associant la vision d'un commissaire d'exposition à la sélection de projets spécifiques d'artistes français. Gaël Charbaud avec *Histoires communes et peu communes* a retenu 21 noms à travers 16 galeries, dont les œuvres mettent en avant les notions de récit, d'histoire singulière et universelle. Parmi une majorité d'artistes nés dans les années 1980 - 1990, citons Léa Belooussovitch (Paris-Beijing), Louis-Cyprien Rials (Galerie Éric Mouchet), Elsa & Johanna (Galerie La Forest Divonne), Anita Molinaro (Thomas Bernard), Henni Alftan (Galerie Claire Gastaud), Abdelkader Benchamma (Galerie Templon) ou Ugo Schiavi (Double V Gallery).

Après l'Amérique Latine en 2019, *les « Étoiles du Sud »* scintillent dans les cieux espagnol et portugais. Le commissariat de Caroline Grau - co-fondatrice et co-curatrice de la Biennale de Jafre de 2003 à 2015, une biennale de 2 jours en Catalogne - témoigne du dynamisme et de la vitalité de la péninsule ibérique avec 70 artistes représentés par 24 galeries. L'Espagne avec Cristina Lucas, Fernando Sánchez Castillo chez Albarrán Bourdais, Joan Hernández Pijuan chez Carina Andres Thalmann ou Dario Villalba chez Freijo Gallery. Le Portugal avec Rui Toscano chez Galeria MPA ou Rui Moreira chez Jeanne Bucher Jaeger. Une douzaine de vidéos d'artistes espagnols et portugais est diffusée dans l'espace du promenoir Nord alors que quatre murs monumentaux accueillent des installations spécifiques d'artistes de la Péninsule.

« Solo Show » privilégie une vingtaine d'expositions monographiques. Nous citerons Ian Davenport chez Luca Tommasi, Jesse Fernandez chez Orbis Pictus, Gregory Forstner chez Zink, Roger Ballen chez Caroline Smulders & Karsten Greve ou Hermann Nitsch chez Lukas Feichtner.

« Promesses » soutient 14 jeunes galeries, de moins de six années d'existence, présentant une trentaine de jeunes artistes. Onze sont nouvelles. Telles Ariane C-Y, Bessières (Stephen Ormandy et Serge Najjar autour de l'abstraction géométrique), 31 project (Epheas Maposa et Temitayo Ogunbiyi), Segolène Brossette ou 193 Gallery. Dans son rôle de découvreur et de catalyseur de la jeune création française et internationale, ce secteur accueille des enseignes de Bulgarie (Structura Gallery, Sofia), du Pérou (Younique, Paris et Lima), du Portugal (Galerie Foco, Lisbonne) ou de Côte d'Ivoire (Véronique Rieffel).

▶ *Art Paris 2020*
Grand Palais
avenue Winston Churchill,
Paris 8e
du 2 au 5 avril 2020

Epheas Maposa, *From the deep*, 2019.
Huile sur toile, 130 x 81 cm. © Epheas Maposa et 31 project, Paris.

DDESSINPARIS, 8e ÉDITION

PAR MARIE DE LA FRESNAYE

Allyson Mellberg, *Reward for Stillness*, 2017, 35,5 x 28 cm, Pigments artisanaux et tempera d'œuf sur papier, Courtesy Galerie LJ, Paris

« J'ai trouvé ma place autour de la jeune scène depuis l'origine du salon avec de belles envolées d'artistes qui ont intégré depuis des galeries incontournables et ont une carrière internationale, tels Nu Barreto (Nathalie Obadia), Massinissa Selmani (prix Art Collector, Biennale de Venise, 2015 galerie Anne-Sarah Benichou) ou Nelson Makamo devenu une star outre atlantique », nous confie Eve de Medeiros fondatrice et directrice de DDESSINPARIS qui conforte son rôle de tête chercheuse et ouvre cette 8e édition avec la fierté du chemin accompli.
« Les collectionneurs veulent revenir à leur statu quo ante, faire des découvertes, sans qu'on leur impose des noms ou des cotes pré-formatées » déclare cette passionnée qui porte l'Afrique et le Brésil dans ses veines. Elle n'a pas attendu la saison Afrique 2020 pour s'intéresser à ces « territoires-mondes » comme elle les appelle. Après l'Iran, le coup de cœur cette année de la foire se porte sur l'artiste franco-rwandais Samuel N'Gabo Zimmer, autodidacte qui traduit dans son amour de la nature et des arbres l'importance des racines dans nos territoires. Adopté à la suite du génocide de 1994 en France il vit et travaille à Ornans dans le Doubs, l'un des berceaux de la peinture de paysage, et puise dans ses multiples entrelacs les fils d'une histoire singulière et universelle. A noter également que la galerie Arnaud Lebecq, dont c'est la première participation, propose un focus sur la scène thaïlandaise avec Kitigong Tilokwattanotai et Kwanchai Lichaikul.

Samuel N'Gabo Zimmer, *Sans titre, 2019, Encre de Chine, plume, pinceau, feutre à alcool sur papier, Courtesy DDESSINPARIS et l'artiste*

Autres premières participations la Galerie Insula avec Stéphane Dauthuille, Fabienne Houzé-Ricard, Juliette Le Roux et Sarah Navasse (prix Pierre David-Weill 2018). Egalement remarquons la LJ galerie qui présente Rithika Merchant, Mu Pan et Allyson Mellberg, et Galerie Kaleidoscope avec Ilya Grinberg et Tereza Lochmann.
Dans les fidèles, la H Gallery (4e participation) présente Caroline Le Mehauté, prix Art Collector 2019, Reuben Negron, Alice Gautier et Rachael Mark. Polysémie (Marseille) tournée vers l'art brut, dont c'est la 5e proposition, affiche une sélection très pointue d'univers singuliers avec Emmanuel Azizeh, Jason Jagel, Ian Hively, Mohammed Ariyei ou Atidi Lago.

Alice Gauthier, *Poudre III*, 2019, Pastel sec sur papier 100 x 70 cm, Courtesy H Gallery, Paris

Autre particularité, la pépinière d'artistes que Eve de Medeiros a créée en 2018 pour « faire des passerelles entre des jeunes artistes qui n'ont pas encore de galeries et des galeristes internationaux de plus en plus sollicités qui regardent moins l'émergence ». Parmi ces jeunes pousses qui ont depuis pris leur envol, remarquons Arthur Novak, Agathe Toman, Amélie Barnathan aujourd'hui chez Bernard Chauveau, Sascha Nordmeyer. Cette année la pépinière met à l'honneur la broderie avec Margaux Dehry et Roxane Kiseil.

La Black Box accueille en projet spécifique les vidéos de Richard Nègre qui avait participé à la première édition de l'évènement, Bastien Faudon et Sylvie Denet.

Juliette Le Roux, *Gato sobre Caballo 1*, 2017. Graphite sur papier, 50 X 70 cm. Courtesy de l'artiste.

Autre temps fort attendu, le prix DDESSINPARIS Institut français Saint Louis dont le jury cette année est présidé par Christine de Chirée, historienne qui a développé avec son époux une exceptionnelle collection de dessins anciens et contemporains.

Enfin, dans l'axe international, la poursuite de partenariats avec des universités, en 2018 Sydney et cette année l'UWE (University of West England) de Bristol, avec l'exposition sur DDESSINPARIS d'une sélection d'œuvres de leurs étudiants et de jeunes diplômés, et en retour l'exposition d'artistes de DDESSINPARIS dans l'université de Bristol et probablement un musée anglais. Ce projet s'inscrit dans le soutien aux jeunes talents, véritable ADN de DDESSINPARIS qui a fait ses preuves au fil des éditions.

▶ Atelier Richelieu
60, rue de Richelieu, Paris 2e
du 27 au 29 mars

BÉTONSALON
9 esplanade Pierre Vidal-Naquet, Paris 13è
Ève Chabanon, *Le surplus*
du 29 janvier au 25 avril

CAC LA TRAVERSE
9 Rue Traversière, Alfortville
Seule la femme qui gratte le sol semble totalement étrangère à la folie des gens
du 6 février au 28 mars

CENTRE CULTUREL SUISSE
38 rue des Francs-bourgeois, Paris 3è
Mélodie Mousset, *L'épluchée*
jusqu'au 2 février
Senam Okudzeto, *We Wanted the Object to be the Subject*
jusqu'au 16 février

CENTRE D'ARTS PLASTIQUES ALBERT CHANOT
33 rue Brissard, Clamart
Jay Tan, *Spaghetti Junction*
du 29 février au 17 mai

CENTRE POMPIDOU
Place Georges-Pompidou, Paris 4e
Christian Boltanski, *Faire son temps*
jusqu'au 16 mars
Jeremy Shaw
du 26 février au 20 avril
Christo et Jeanne Claude, *Paris !*
du 18 mars au 15 juin
Chine Afrique, en dialogue
du 4 mars au 25 mai

CPIF
107 avenue de la République, Pontault-Combault
Constance Nouvel, *Réversible*
du 18 janvier au 4 avril
La photographie à l'épreuve de l'abstraction
du 25 avril au 12 juillet

CENTRE TIGNOUS
116 Rue de Paris, Montreuil
Cibler le vivant
du 17 janvier au 7 mars

CREDAC
25 rue Raspail, Ivry-sur-Seine
Jochen Lempert
du 24 Janvier au 29 mars

DOMAINE DE CHAMARANDE
38, rue du Commandant Maurice Arnoux, Chamarande
Rencontres de Bamako, biennale africaine de la photographie
du 1er février au 29 mars

DRAWING LAB
17 rue de Richelieu, Paris 1er
Lucy et Jorge Orta
du 13 mars au 20 mai

ECOLE ET ESPACE D'ART CAMILLE LAMBERT
35 avenue de la Terrasse, Juvisy-sur-Orge
Régine Kolle
du 11 janvier au 15 février
Guillaume Castel, *D'air et d'eau*
du 29 février au 4 avril

ECOLE MUNICIPALE DES BEAUX-ARTS / GALERIE EDOUARD MANET
3 place Jean Grandel, Gennevilliers
Anna Solal
du 22 janvier au 14 mars
Jennifer Douzenel
du 1er avril au 6 juin

ESPACE ELECTRA – FONDATION EDF
6 rue Récamier, Paris 7è
Nils Udo, Black Bamboo
jusqu'au 2 février

ESPACE MONTE CRISTO – FONDATION VILLA DATRIS
9 rue Monte Cristo, Paris 20è
Bêtes de scène
du 12 mars au 12 juillet

FERME DU BUISSON
allée de la ferme, Noisiel
Marie Preston, *Du pain sur la planche*
jusqu'au 1er mars
Robert Breer
du 21 mars au 25 juillet

FONDATION CARTIER
261 boulevard Raspail, 14è
Claudia Andujar, *La Lutte Yanomami*
du 30 janvier au 10 mai

FONDATION D'ENTREPRISE RICARD
12 Rue Boissy d'Anglas, 8è
Nina Childress
du 18 février au 28 mars
Saâdane Afif
du 21 avril au 30 mai

FRAC ILE-DE-FRANCE – CHÂTEAU DE RENTILLY
Parc culturel de Rentilly-Michel Chartier, 1 rue de l'Etang, Bussy-Saint-Martin
Cabaret du Néant
du 8 mars au 5 juillet

FRAC ILE-DE-FRANCE – LE PLATEAU
place Hannah Arendt, Paris 19è
Ben Russell, *La Montagne Invisible*
du 16 janvier au 29 mars
David Douard, *Exposition monographique*
du 30 avril au 19 juillet

GALERIE MUNICIPALE JEAN COLLET
59 avenue Guy-Môquet, Vitry-sur-Seine
Géographie sensible / Le pas de coté
du 11 janvier au 23 février
Catherine Viollet, *Circulations*
du 14 mars au 26 avril

JEUNE CRÉATION
Fondation Fiminco, La chaufferie 43 Rue de la Commune de Paris, Romainville
69e édition de Jeune Création
du 25 janvier au 2 février
***A Spoonful of sugar*, par l'association Diamètre**
du 31 janvier au 7 mars

LAFAYETTE ANTICIPATIONS FONDATION D'ENTREPRISE GALERIES LAFAYETTE
9 rue du Plâtre
Rachel Rose
du 19 mars au 17 mai

LA GALERIE, CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
1 rue Jean-Jaurès, Noisy-le-Sec
Charlotte Khouri
du 25 janvier au 21 mars

LA MONNAIE DE PARIS
11 quai de Conti, Paris 6è
Kiki Smith
jusqu'au 9 février

LA TERRASSE
face au 4 boulevard de Pesaro, Nanterre
Samuel Gelas, *Réunion*
jusqu'au 8 février

LE BAL
impasse de la Défense, Paris 18è
Yasmina Benabderrahmane, *A bras le corps*
du 11 janvier au 8 mars
Wang Bing
du 24 avril au 23 août

LE CENTQUATRE
5 rue Curial, Paris 19è
Jusqu'ici tout va bien ?
jusqu'au 9 février
Guillaume Bruère
du 10 janvier au 16 février
aalliicceelleess ccaannnnee&ss oonniiaaddeerrz zyyppoollsskki
du 10 au 26 janvier

LE PAVILLON
18 rue du Congo, Pantin
Audrey Perzo
du 17 janvier au 7 février
Géraldine Guilbaud
du 6 mars au 27 mars

LES TANNERIES
234 rue des Ponts, Amilly
Figure(s)
jusqu'au 30 août

MAC/VAL
Carrefour de la Libération, Vitry
Brognon Rollin, *L'avant-dernière version de la réalité*
du 7 mars au 30 août

MAIF SOCIAL CLUB
37 rue de Turenne, Paris 3è
Champs Libres
du 30 janvier au 18 juillet

MAISON D'ART BERNARD ANTHONIOZ
16, rue Charles VII, Nogent-sur-Marne
Alain Séchas, *Ô saisons, ô chats !*
du 16 janvier au 5 avril

MAISON DE L'AMÉRIQUE LATINE
217 boulevard Saint-Germain, Paris 7è
Agustin Cárdenas, *Mon ombre après minuit*
du 6 février au 25 avril

MAISON DE LA CULTURE DU JAPON
101 bis quai Branly, Paris 15è
Yuya Tsukahara + contact Gonzo, *Watching you surf on beautiful accidents – Transphère #7*
du 29 janvier au 28 mars

MAISON DES ARTS
11 Rue de Bagneux, Châtillon
Jean François Bauret et Claude Bauret Allard
du 17 janvier au 29 février
Florence Reymond, *Déesse muette*
du 13 mars au 25 avril

MAISON DES ARTS DE MALAKOFF
105 avenue du 12 février 1934, Malakoff
Louise Pressager, *Vous êtes l'heure, je suis le lieu*
du 21 janvier au 5 avril

MICRO ONDE
8 Avenue Louis Breguet, Vélizy-Villacoublay
Matan Mittwoch
du 18 janvier au 3 avril

MOMENTS ARTISTIQUES
41 rue de Turenne, Paris 3è
Laurie Karp / Alain Sicard, *la profondeur de la peau*
du 17 au 19 janvier
Delphine Pouillé, *HappyMagicFun*
du 21 au 23 février
Frédérique Loutz
du 20 au 22 mars

MUSÉE ZADKINE
100bis rue d'Assas, Paris 6è
Le rêveur de la forêt
jusqu'au 23 février

PALAIS DE TOKYO
13 avenue du président Wilson, Paris 16è
Ulla Von Brandenburg *Fragmenter le monde « Notre monde brûle »*
Kevin Rouillard
du 21 février au 17 mai

VILLA VASSILIEV
21 avenue du Maine, Paris 15è
Creative Beginnings. Professional end.
Kerry Downey & Joanna Seitz, Lou Masduraud, Lorenza Longhi, Maria Toumazou
du 17 janvier au 18 avril

FONDATION VILLA DATRIS
POUR LA SCULPTURE CONTEMPORAINE
ESPACE MONTE-CRISTO
PARIS

BÊTES DE SCÈNE

LES ANIMAUX DANS LA SCULPTURE CONTEMPORAINE

A PARIS !

12 MARS - 12 JUILLET 2020

Laurent Perbos - Incognito II, 2019 - Courtesy de l'artiste © Photo : Laurent Perbos - Conception : Octavie

ESPACE MONTE-CRISTO
Fondation Villa Datris / PARIS
9, rue Monte-Cristo 75020 Paris

ENTRÉE LIBRE

#betesdesceneparis

Retrouvez toutes les infos en ligne fondationvilladatris.fr